Pantouns

ISSN 2275-3737 - Automne 2016

18

Spécial Kistila

L'Appel à Textes

Pantun Sayang

Amis Francophones du Pantoun

Pantun Sayang – les Amis Francophones du Pantoun (AFP) – en partenariat avec le site littéraire Lettres de Malaisie, vous invite à laisser libre cours à votre imagination en écrivant des pantouns, la forme poétique par excellence de l'archipel malais.

Le pantoun est un genre poétique malais remarquable, le plus connu d'entre tous, et dont le nom est désormais reconnu des Francophones même s'il n'a pas encore chez nous la célébrité de son cousin japonais, le haïku. Nos poètes ont écrit des milliers de haïkus français, et il s'en échange des milliers sur nos sites poétiques. Mais ce n'est pas encore, hélas, le cas du pantoun, relativement absent de nos blogs, sites et traditions poétiques...

Dans le but de promouvoir cette forme noble, nous vous proposons de contribuer à notre revue trimestrielle *Pantouns* en nous soumettant vos créations « pantouniques » !

Vos contributions sont à envoyer via notre site internet, notre page Facebook, notre compte Twitter ou directement à l'adresse suivante :

pantunsayangafp@gmail.com

© Artem Skopin

Le Sommaire

L'édito 2

5 Dossier Kistila

25 Sélection de pantouns

La page du pantoumeur 36

Inspiration pantoun 37

39 Comptes rendus

43 Le coin des traductions

Les contributeurs 46

Éditorial

!!! Avalanche de messages sur **Pantun Sayang** : mails, SMS, sur Twitter, Whatsapp, Facebook et autres, depuis une petite semaine. Messageries explosent. Et pas des moindres plumes, voici les dernières ce matin : André Breton et *Révolution Surréaliste*, 9 numéros : « Bravo à *Pantouns* » ; Picasso au nom de *Minotaure*, 11 numéros : « J'avoue que je n'y croyais pas » ; et Roger Vailland, du *Grand Jeu*, *L'Internationale lettriste*, *Souffle*, *Le Cheval de Troie*. Et seulement pour le XX^{e} siècle débutant. Lundi, on a même eu Hugo puis Verlaine… Oui tous ils sont pantois, et je termine en résumant ce bombardement de félicitations avec ce texto du *Symboliste* (pas rien quand on pense PantouM/PantouN) – 4 numéros : « Sortie Pantouns 18 comment vous faites ? Êtes décidément fantastiques ».

Avouez que ça donne du baume au cœur à celles et ceux qui livrent tant d'eux-mêmes à notre aventure, aux quatre coins où ils sont. Il fallait vous en faire part pour que ça continue.

Nous avions annoncé des changements et de l'ouverture à partir du beau numéro 17, eh bien cela continue et, sous l'égide de Kistila. Kistila, récipiendaire de notre premier Prix International du Pantoun Francophone avec son *Nouveau Ramayana*, présentée par Aurore Pérez. Un riche enseignement, par-delà une généreuse rencontre. Car Kistila a choisi de nous montrer comment de la poésie « normale » française on en vient à faire des pantouns, et cela me semble un exemple précieux d'un cheminement possible – chacun aura peu à peu défriché le sien, ou va le faire… Un cheminement concerté, après une rencontre de hasard, comme le sont toutes les rencontres.

La poésie dans, sous, sur, devant, derrière, autour, malgré, grâce à et ***avec le pantoun*** : voilà ce que nous ouvrons désormais, et rien moins, et c'est pourquoi à partir du prochain numéro de printemps 2017, ***Pantouns*** deviendra :

Pantouns
et genres brefs

Les genres dits brefs (ou associés aux formes dites fixes du genre pantouM) sont donc désormais chez eux chez **Pantun Sayan**g. Qu'on se le dise, ami(e)s tankaistes, sijoïstes, haikuistes, séduits par les forêts de Malaisie, amateurs de limericks, de coplas et de rondeaux : vous êtes désormais chez vous *aussi* dans ces pages. Et qu'on le propage, je vous prie : la poésie dans, sous, sur, devant, derrière, autour, malgré, grâce à et ***avec le pantoun***, c'est désormais **ici**, sur **Pantun Sayang.**

Sans oublier les arts, d'autant que Kistila est également peintre – quel poète de Malaisie, d'ailleurs, ou des mondes de la calligraphie, n'est pas aussi peintre ?

Et voici, donc, notre **appel à poèmes pour le numéro 19** :

Numéro 19 · Printemps 2017 :

« Entre poèmes brefs et photographie : *photopantounages* »

Date limite de réception : 15 février 2017

Un dernier mot sur ce 18, et je vous laisse le savourer : une nouvelle rubrique y apparaît, « Le coin de traductions ». En même temps que nous ouvrons, nous souhaitons en effet renforcer ou confirmer toujours plus profondément le lien congénital avec le biotope originel du pantoun. La loi des équilibres réussis... Imaginiez-vous qu'il existe des centaines de traducteurs, paroliers, metteurs en musique du pantoun, et seulement dans les quelques langues autour de nous ? Vous en saurez plus bientôt sur ce point… Découvrez d'abord comment le pantoun est entré, récemment, chez l'une d'entre nous, aussi bien traductrice que pantouneuse…

Bonne lecture à tous, gardez bien « les formes » à travers ces mois d'hiver !

Georges Voisset

Joyeux Noël, Meilleurs vœux 2017

de la part de la brillante équipe de Pantun Sayang

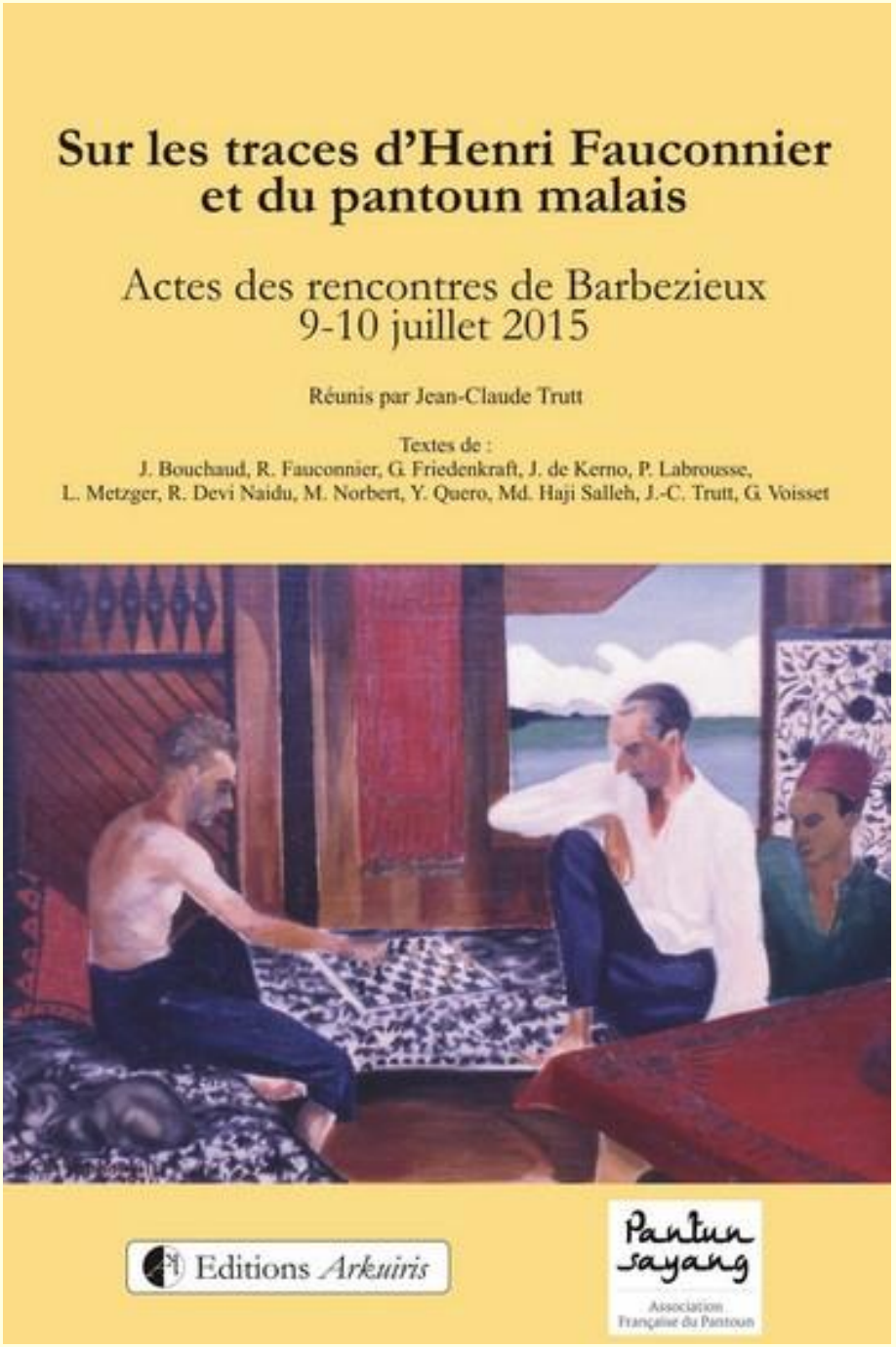
à ses amis, lecteurs et aficionados… et rendez-vous au printemps !

© *Un Noël au quartier portugais de Melaka*, Aurore Pérez

Les Actes de Barbezieux sont toujours disponibles !

Organisée en juillet 2015 sur les terres natales d'Henri Fauconnier, la Rencontre de Barbezieux restera dans les annales comme le premier rendez-vous des pantouneurs et pantouneuses de Pantun Sayang. Les actes de cette première rencontre historique ont depuis été publiés aux éditions Arkuiris et sont disponibles sur leur site :

http://www.arkuiris.com



Pour lire notre numéro 15 Spécial Barbezieux, rendez-vous sur notre site.

-Dossier-

Spécial Kistila

Introduit par Aurore Pérez

À propos de toi, Kistila

Je la vois, dans le creux lointain de la rue, la petite dame aux cheveux gris. De son village cantabrique, elle doit se rendre en France. Elle profite de ce voyage pour faire un petit crochet : nous déjeunerons ensemble, à 14h, le midi espagnol. J'attends devant le lieu de rendez-vous, j'ai hâte !, voilà bientôt un an que nous ne nous sommes pas vues, depuis Barbezieux.

Le creux de la rue reste au fond de cette photo que ma mémoire a enregistrée. Les cheveux semblent maintenant être un petit nuage de coton, une barbe à papa. Elle est presque là ; je vais quand même vers elle. L'impatience.

Notre joie est sincère, notre appétit aussi, nous passons à table. Le menu est copieux, les conversations vont bon train. Nous évoquons le pantoun pour commencer, la poésie, la Malaisie, le colloque qui s'y tient bientôt et auquel nous n'avons pas la chance de pouvoir assister. Mais qu'importe, nous sommes en train de le faire, là, notre colloque à nous. Pourquoi pas l'Espagne, d'ailleurs pour nous retrouver tous et toutes, plaisantons-nous.

Kistila écrit depuis toujours, surtout en français, elle a vraiment ça dans les veines. Je crois qu'elle pourrait ne faire que ça. Ça, ou peindre. Une vie en ébullition permanente ; une personne comme j'aime en côtoyer, toujours à l'affut des émotions, toujours curieuse. Elle a même à son actif plusieurs publications dans des revues et un fascicule, à la suite de participations à des concours.

Elle me dit qu'elle considère ces publications comme une récompense qu'elle mérite en « travaillant » ses poèmes, en faisant particulièrement attention au rythme, aux assonances et aux euphonies. Moi, ce que je peux vous assurer c'est que c'est une insatisfaite. De retouche en retouche, elle retoucherait encore.

Menant une existence bilingue, ce n'est pourtant qu'en décembre 2009, que notre "Dame de la cabaña" -comme j'aime penser- ose montrer pour la première fois ce qu'elle écrit en espagnol. Ça lui vaut une nouvelle

publication, dans un recueil collectif intitulé *Poemas de la Casita Azul*, des éditions Jaloque Creaciones, qui regroupe plusieurs de ses textes, tantôt en espagnol, tantôt en français, autour d'un thème central : la mer ; c'est-à-dire, le flot du quotidien, l'obstination à avancer malgré tout.

Sobre el mar de lo cotidiano […]

Pero a pesar de todo se obstina a siempre navegar[1]

Cette thématique maritime n'est qu'un prétexte pour parler de la vie, une sorte de mythologie personnelle décrivant une quête identitaire (résolue ?).

Una mitología a mi medida[2]

Une histoire de solitude, thème récurrent, comme nous le constaterons maintenant avec une autre lecture, beaucoup plus sombre.

Mi barco vela solitaria[3]

Dans l'asile de ma tête (« Prix de la ville de Plouzané », éditions An Amzer), est une collection de poèmes regroupés en un ouvrage non-collectif, d'une telle cohérence qu'on pourrait lire cet ensemble comme un seul long texte. Nous trouvons là un récit déchirant : Kistila met en scène des personnages rongés par la fatalité d'un amour sans promesses. Un théâtre de vies qui filent parallèlement, qui sont ensemble sans être ensemble, sans se comprendre. Des vies qui ne se rejoindront jamais, laissant paraître la forte solitude du personnage principal, mené en bateau sur cette mer des impasses. La mer des amours ratées. La mer des passants égarés.

Je vais dans la vie comme un passant égaré

Impasse après impasse toujours me tromper[4]

Elle ne le sait pas, mais c'est ce que j'ai préféré lire d'elle jusqu'à présent. J'ai l'impression de retrouver certaines des sensations éprouvées lors de ma lecture de son *Ramón Y Ana* (qui lui a valu le premier Prix International du Pantoun Francophone lors des rencontres de Barbezieux), mais je me sens surtout englobée, engluée, dans une profondeur réaliste qui donne tout son sens aux textes, et au recueil. Et ce titre si bien choisi, qui coupe le souffle du seul fait de tourner la première page. Entrons-nous vraiment dans un asile vous demanderez-vous.

M'ensablerai

M'engloutirai[5]

Et parfois une lueur d'espoir semble poindre, mais elle ne fait que se briser comme un cristal trop fragile, déjà ébréché peut-être. Vous laissant là, abandonné, sur la table poétique d'opération à cœur ouvert.

Je suis cette ville qui tombe au ralenti […]

Aujourd'hui je suis le poète prisonnier […]

Ils fusilleront ce qui me restait d'illusions.[6]

[1] *Poemas de la Casita Azul*, p.65

[2] Id, p.69

[3] Id, p.65

[4] *Dans l'asile de ma tête*, p.22

[5] Id, p.30.

[6] Id, p.25

Mais qui est l'ennemi ? L'amour ? Non, pas un adversaire, mais la cause des maux tout de même (quand on a trop aimé on s'accommode mal de la tiédeur). L'ennemi c'est l'aliénation que ce tout/trop provoque et, plus précisément, la nostalgie qui pèse, celle d'un amour qui fut vrai, vif, beau et qui pourtant un jour ne laissa plus de place que pour l'incompréhension. Nous retrouvons bien des échos de cette thématique dans les textes de *la Casita Azul*. Cet amour (des)espéré, « c'est un trolley-bus vivant »[7], en somme, c'est la vie qu'on ne peut freiner.

On retrouve également une Nature protagoniste. Forme animale ou climatique, tel bestial ou orageux esprit, Kistila nous guide dans cette fureur d'aimer qui ne peut conduire qu'à notre rendez-vous inévitable avec la Parque, à travers un parcours semé d'illusions. Tragédie annoncée.

Or, je vous le disais plus haut, Kistila aime jouer avec les sons, et c'est aussi une pantouneuse (de la première heure, concernant l'AFP), elle déploie donc ses talents d'écrivaine sur une gamme étendue, bien au-delà des récits dont vous venez de découvrir quelques fragments. Aussi loin que son âme de voyageuse permet de repousser les frontières, quelles qu'elles soient.

Kistila, comme je la comprends, c'est la pluralité, c'est les Autres. La douleur de ces Autres, qui vient se refléter ici et là. C'est l'empathie qui la fait vibrer. Je le sais, elle n'aime pas parler d'elle « en vrai », elle ne le fait pas, et puis elle n'en a pas besoin, contrairement à ces spectres qui la hantent, les défavorisés pourrions-nous dire pour regrouper ces souffrances, à qui elle prête sa silencieuse voix.

D'ailleurs, si la solitude est un thème si redondant, c'est bien parce qu'elle parle pour plus d'un. Migrants. Ignorés. Exploités. Des mots au masculin qui ne font que cacher un autre cri solitaire : la condition des femmes ; encore un sujet que *la Dame de la Cabaña* porte en son cœur.

Voyez son *Ramayana*, voyez son *pantoun-burka*. (Respectivement : *Pantouns* 15 ; *Pantouns* 9 et ici page 21.)

Elle aime d'ailleurs me rappeler que ses textes ne sont que textes, peut-être plantés de solitude, parfois véritable, mais pourtant pas un reflet d'elle, débordante de compagnie. D'abord sa famille, nombreuse, à la fois fierté et jardin secret ; puis ses amitiés, souvent épistolaires à cause de la distance. En somme, une vie riche d'autres vies, et loin des récits qu'elle nous partage. N'est-ce pas là que réside l'art de savoir conter ?

Kistila, la caméléone.

La cabaña (Photo © Kisitla)

[7] Id, p.7

L'auteure nous parle

« La vie est trop courte.

Proust est trop long »

Paul Valéry

Permettez-moi d'utiliser cette affirmation de Valéry pour expliquer mon engouement pour les pantouns… Serait-ce dû à l'âge ? -75 ans- Ou à l'accumulation de lectures, écritures, et expériences du vécu ?

Le fait est que le « je n'ai pas le temps » s'est transformé en « je n'ai plus le temps ».

Par pur hasard j'ai découvert Pantun Sayang sur internet (sur Viadeo, un court message de Jérôme Bouchaud). Et bien sûr, parce que toujours curieuse de la « chose » écrite, je suis allée y voir un peu.

L'engouement a été immédiat !

Enfin, pas de délayage, aller à l'essentiel sans tomber dans la sécheresse. Conserver la poésie de la nature sans tomber dans la fadaise du « l'herbe est verte, les zoziaux chantent ». Conserver l'expression philosophique sans tomber dans le laïus pseudo. Exprimer le sensuel sans tomber dans le porno.

Mais plus encore :

Grâce aux métaphores, dont j'ai été toujours friande, laisser participer le lecteur sans lui donner tous les « sens » mâchés !

Petit problème pour moi cependant : des règles précises. En effet, jusqu'alors je n'en suivais aucune.

Pour écrire un poème il faut comme l'artisan faire appel à des outils : rythmes et rimes, dans mon cas plutôt assonances.

*

Je me permets ici de citer une phrase de Raimbaut d'Orange que j'ai faite mienne depuis ma scolarité (je crois que j'étais en seconde, années 56-57) :

> *« J'entrelace, pensif et pensant, des mots précieux, obscurs et colorés, et je cherche avec soin comment, en les limant, je puis en gratter la rouille, afin de rendre clair mon cœur obscur »*

Certes je pensais jusqu'alors que la poésie trop élaborée devenait poésie de laboratoire où la sensibilité s'émoussait (je disais volontiers qu'une recette de cuisine mise en alexandrins restait une recette de cuisine), et rien ne m'horripilait plus que ces soi-disant vers qui allaient à la ligne sans raisons apparentes obligeant à une gymnastique de l'œil et de la pensée.

Certes l'idéal serait d'être à la fois bon prosodiste et bon poète, car la poésie classique à une musique qui renforce « l'état poétique » presque incantatoire, mais, malheureusement, cela tombe trop souvent dans le ronronnement « dormitatoire »…

Ma manière d'écrire était donc de lire ce que j'écrivais en lisant, récitant, à haute voix et en comptant fort souvent sur mes doigts et souvent cherchant « un autre mot » non tant pour la rime que pour l'assonance. (Mais je considère que mettre un mot « pauvre » pour suivre une règle est aberrant).

Comme mes poèmes ne viennent pas en général tels quels en un premier jet, je considère que la gomme est aussi importante que le crayon. Mon plaisir d'écrire se nuance toujours de remise en question, je suis une éternelle insatisfaite et pratiquement tous ont eu plusieurs moutures.

Ce sera, du reste, la seconde partie de cette correspondance, démontrant avec des exemples précis comme quoi, à mon sens, mes pantouns -qui sont très souvent des réverbérations de poèmes antérieurs- ont gagné avec cette nouvelle mouture.

*

Donc, j'ai découvert les pantouns et j'ai décidé de m'astreindre à des règles, voir si je pouvais « mieux » m'exprimer dans ce nouveau genre. Car je n'écris pas pour « faire du beau » même si je donne une grande importance à l'expression poétique réussie d'un point de vue purement formel.

J'écris parce que depuis toujours je sens le besoin de m'exprimer par écrit.

Mes pantouns ont quelque chose de morceaux de miroir cassé, de pièces de puzzle vécu… (On peut certes vouloir les regrouper pour reconstituer le miroir ou le puzzle… on pourrait, certes, mais seule moi sais « vraiment » la véritable place des pièces car l'imaginaire fait sa pelote du vécu.)

Je n'écris plus guère après un « rut » … (Plus guère de premiers jets…) J'ai passé l'âge des grossesses… aussi bien au propre comme au figuré… (Car on « porte » souvent son poème et on le laisse mûrir.)

Alors pour la plupart de mes pantouns j'ai été chercher dans mes archives et c'est là que mon engouement s'est renforcé et que j'ai ressorti à collation cette formulation de Paul Valéry :

> « La vie est trop courte.
>
> Proust est trop long. »

Les puzzles et miroirs brisés

à la sauce poétique et pantounique

J'écris depuis toujours, certes, mais ce n'est que vers 1987 que je me suis décidée à m'abonner à des revues de poésie : *Poésie première* de Editinter, *Les Nouveaux Cahiers de l'Adour (NCA)*, *Art et poésie*, revue *An Amzer*, *Les saisons du poème*, *Volutes* du Cercle Angevin de Poésie. Etc.

C'est aussi à cette époque que j'ai commencé à me présenter à des concours.

Je me permets ici de mentionner que c'est sur le conseil de « tante Jeanne », la compagne d'un grand oncle, que j'ai franchi le pas, me « protégeant » avec le pseudonyme de Kistila.

À la mort de tante Jeanne j'eus aussi la surprise d'un legs pécuniaire qui m'a permis de participer à encore plus de revues et concours…
En fait, jusqu'alors, ce n'était qu'avec quelques personnes que je partageai mon péché que l'on dit « mignon » : quelques ami(e)s du lycée ou de l'université, quelques cousines ou quelques tantes…
(Mais pas ma mère qui ne voyait que les fautes d'orthographe et disait qu'au lieu de perdre mon temps à écrire je devrais m'efforcer à étudier beaucoup plus mes cours ; du reste, elle me disait la même chose pour la peinture car à cette époque j'allais déjà à un atelier.)

Après mon mariage en 1963, cela a été de plus en plus restreint : les amis font leur vie, la famille est bien loin…
Actuellement : vive Internet qui m'a ouvert d'autres oreilles !

Dès mes premiers pas à *l'extérieur*, grande surprise : j'ai tout de suite eu des publications en revues ! Et, mieux encore, des prix et accessits à des concours divers.

*

Illustrer avec des exemples ma démarche d'écriture n'a pas été un travail difficile mais long, car je suis de celles qui ne jettent rien, même les moutures successives de mes poèmes, et c'est ce cumul de documents, le plus souvent non datés, qui a fait ce travail de compilation assez astreignant.

Personnellement je n'ai absolument aucune difficulté à dépecer ce que j'écris et mon travail constant est de raccourcir… raccourcir encore !

Je fuis de plus en plus le laïus alors que jeune fille j'étais capable d'enfiler des poèmes d'une cinquantaine de vers.
Je disais donc que les pantouns avaient été pour moi une révélation et je vais essayer ici de vous en donner quelques exemples (je serai contente de savoir si vous avez la même impression que moi, comme quoi ces poèmes ont gagné avec ce nouveau genre).

J'ai beaucoup écrit sur l'amour passionnel que j'ai ressenti envers mon mari (cela fait 53 ans que nous sommes mariés) alors commençons par :

*
*
*

Les premiers émois

Ce thème des émois m'a toujours poursuivie car, plus encore que la passion, avec l'âge ce sont les souvenirs des premiers émois qui persistent le plus.
Et à 20, 40, 60, et je suppose 80 ans… on peut encore ressentir ces émois des prémices.

Les premiers jets, écrits surtout en 61-62, sont des poèmes écrits à main levée, textes longs, « échevelés ». Présentés à deux concours en 89-90, deux recueils aux titres différents : *Viens avec moi danser le tango* et *De Râ à Varuna*, eurent des retombées immédiates dans deux revues : *Les Saisons du Poème* et *Florilège 88*, mais surtout il y eut le « grand prix de poésie francophone 1989 » de la Pléiade Pictave avec *Symphonie fantastique inachevée* : un tout petit recueil de 10 pages…
C'était la première fois que je voyais quelque chose de moi imprimé !

Extrait de *Aveu*

La brume est une vérité encore non dite
Souffle qui n'a pas encore trouvé de moule
Brume de chaleur où les choses se gondolent
Gauchissent basculent frémissent
Devenant leurs apparences
Cette brume flotte entre nous
Oserons-nous en faire une réalité ?...

Extrait de *Tango argentin*, *NCA* n°34, 1999, 31 vers :

Ce serait un amour indicible
Né entre tous deux
Le temps d'un tango

Corps qui dans un rêve
Tournent, transitent, chavirent,
Sons en ondes souples
De cet orchestre qui nous chamboule
Amour né entre tous deux
Le temps d'un tango…

Par lui va changer
Tout le sens du monde
Vacillante âme des choses
Vue à travers le liquide ambre
De cette liqueur bue à deux
Ce serait un amour indicible
Le temps d'un tango !
…Le temps d'un tango…

Quand j'ai écrit, créé, mon *Nouveau Ramayana*, (après avoir lu et relu le n°5 de *Peuples du Monde* traitant de l'Asie du Sud-Est), ce poème m'est revenu en mémoire et je l'ai en partie retranscrit avec des mots malaisiens car les prémices de l'amour chez les adolescentes sont, je pense, identiques où que ce soit :

Rythme envoûtant du gamelan
Érotisme latent court dans la fête :
Le dalang tous interpellant
Raymond et Anna furent marionnettes

Caprices de la houle, vagues qui dansent
Entre les rochers la mer sonne le gong,
Dans la foule jeunes filles en transe
Au son du gamelan danse legong

Grenouillettes croassant
Sur les rives d'une mare,
Fillettes étions jacassant
Dansant jusqu'à bien trop tard

Avance le voilier entre les vagues,
Vagues moussantes des tropiques
Avance vers moi qui en divague,
Avance ce garçon sympathique.

Les grenouilles… ah oui, les grenouilles… curieusement les amphibies, les lézards, les caméléons sont souvent fort présents dans mes poèmes (un psychiatre trouverait probablement de quoi débattre !).

Restons-en aux grenouilles qui apparaîtront maintes fois dans mes pantouns et en particulier dans le *Nouveau Ramayana*.

Dans un recueil qui s'intitulait *Approches et dérives* (présenté à un concours de je-ne-me-rappelle-plus-quelle-année et je-ne-sais-plus-pour-quel-organisme), un paragraphe avait même pour titre : « mystique de la grenouille » !

D'un poème de 53 vers (!), je vous fais cet extrait :

Rêves après rêves
Rives après rives
Je me forge un passé
De chair
Pour incarner
Ma foi
En cet amour

Mais je pressens
Profondément
Que nous deux sommes
Aussi éloignés
Mais certes aussi
Au moins aussi proches
Que les deux rives d'un ruisseau
Qui se regarderaient
Infiniment
Tels des amants

Rêves après rêves
Rives après rives

Et mes rêves sont ces grenouilles
Qui sautent
De-ci
De-là
Du bord de l'eau
À l'eau
Et de l'eau
Au talus
Cousant à grands points

De nos vies
Les deux berges
Peuplant nos deux rives
De ces souvenirs
Non vécus

Je crois que l'idée, l'image, l'intériorité ont gagné à être exprimées dans ce pantoun envoyé le 26-4-2013, publié dans le nº 5 de *Pantouns* de mai 2013 (et cité dans le nº7) mais aussi utilisé dans le *Nouveau Ramayana* ?

Grenouilles qui sautent sans trêve
De-ci de-là entre deux berges,
De-ci de-là dans ma vie brève*
Sautent les rêves qui gambergent

* Dans les numéros 5 et 7 on pouvait lire : « dans nos vies brèves », devenu légèrement plus court, il gagne en fluidité.

Et puisque nous « dansons » un autre extrait, celui-là du petit fascicule *Symphonie fantastique inachevée*, extrait de « Valse hésitation » : 52 vers, oui, 52 ! Remaniés sans fin en 5 poèmes dans des recueils postérieurs différents.

Je vous transcris ici les 21 vers qui ont eu la vie la plus dure, mais qui sont aussi au départ d'un de mes premiers pantouns :

Et pourtant…
Et pourtant parfois,
De plus en plus souvent,
Nos élans se brisaient entre le cœur et la chair.
Un baiser dont on a peur
Comme d'une abeille qui pourrait vous faire mal
Un baiser qui plane entre nos bouches
Et les lèvres :
Les tiennes et les miennes
Tremblant déjà son acceptation
Tremblant déjà son refus
Baiser à la fois promesse et attente.
Et pourtant…
Et pourtant nos mains jouaient l'une avec l'autre
Éperdues
Comme indépendantes de nous-mêmes.

Nos regards s'évitaient, se cherchaient
Et en moi un continuel espoir :
J'allais pouvoir t'aimer Toi
Toi le premier et le seul
Toi le seul avec qui je pourrai être Moi.

Avec ce pantoun envoyé le 20-5-2013 paru dans le nº 6 de la revue, publié dans l'anthologie 2014 *Une Poignée de Pierreries*, mais aussi dans le *Nouveau Ramayana* primé à Barbezieux, je crois avoir su transcrire ce que mes 20 ans avaient ressenti si fortement :

Papillons fiévreux partout se posent
Abeilles butinant entre les fleurs
Fiévreuses nos mains qui pourtant n'osent
Nos lèvres se butinent et s'effleurent

Grenouilles deux notes jouant
Sur l'orgue de la nuit
Dans l'ombre jouent deux amants
Allégresse des corps épris.

*
*
*

La passion

Très souvent j'ai écrit sur la passion au rythme des vagues…
Même si curieusement je préfère la semi montagne, la passion vécue avec mon mari a le plus souvent réveillé en moi des sonorités maritimes. Les titres de recueils envoyés à des concours en sont bon exemple : *Varuna* en 89-90 au centre Froissart, *La fiancée de la mer*, à plusieurs concours.

À la même époque j'envoyais aussi *Viens avec moi danser le tango, Divagations d'un tournesol* (en 94 à Florilège, sélectionné mais non finaliste).

Quelques extraits de poèmes, souvent assez érotiques…

Diastole

Respiration accélérée
De cet océan effréné
Diastole de la marée

À coups d'épaule et de genoux
Par la malice des vagues
La falaise fut culbutée.
Dans la houle se débat
Et émergent ses roches nues
Entre des jupons de guipure.

Respiration accélérée
De cet océan effréné
Diastole de la marée.

Nous retrouvons ces images dans le *Nouveau Ramayana* de Barbezieux :

À coups de vagues l'océan effréné
A culbuté la blanche falaise,
À coups de reins sans remords j'ai culbuté
Cette petiote rouge comme fraise

Danse du kriss, femmes en transe
Sarongs de soie, cheveux huilés,
L'ai choisie entre toutes qui dansent,
En elle plongea mon glaive sacré.

Plusieurs exemples qui démontrent comment progressivement on peut améliorer un texte si on a l'humilité de s'astreindre à choisir et ordonner cette foule chatoyante des mots. (Tous ces textes font partie d'un même poème primordial ordonné différemment.)

Texte présenté en 89-90 dans le recueil *Varuna* au centre Froissart, « L'effet du vent sur la mer » (45 vers !) :

Il a sur moi l'effet du vent sur la mer
Houle douce et attentive à lui plaire
Vagues qui s'élèvent pour le rejoindre
Ou creux de plus en plus profonds pour lui échapper.
Il a sur moi l'effet du vent sur la mer

L'amour réveille en moi des mélodies
Dans mon cerveau mon cœur et mon ventre,
Chair haletant jusque sous les paupières.
Il a sur moi l'effet du vent sur la mer…

Et dans *La fiancée de la mer* présenté à plusieurs concours (en particulier en 92 pour An Amzer et ayant obtenu le 3e prix), « Ferveur » (18 vers) :

M'offrir à toi j'ai tant voulu
L'un vers l'autre nous projeter
Comme mouettes et embruns
Qui neigent ivres et sans frein

J'aime de la mer la respiration immense
Et de l'amour les vagues qui dansent.
Tu es pour moi la mer qui balance et qui roule
Me laissant mener aux caprices de ta houle.

Je crains si fort ton emprise sur ma chair
Quand elle halète jusque sous mes paupières
Je frémis tant sous ce ressac en torchère….

Le même texte présenté en 94 dans le recueil *Divagations d'un tournesol* à Florilège (sélectionné mais non finaliste) :

Amour qui saoule
Frémissante houle
L'un vers l'autre se coule
Tels plage et mer les amants
Étroitement vont s'embrassant
Sans trêve leur propre soif calmant

Danse inconstante et folle autour de leurs rochers
Adieux continuels de baisers répétés
Chaque flux et reflux en passion effrénée
Vagues qui pour se rejoindre vont s'élever

Rut marin du vivre pour mourir
Après l'écume du désir
S'endormir dans un soupir
Après tant de ferveur
J'ai froid dans mon cœur

J'en pleure

Toujours dans l'envoi de 94, « Folie blanche » (39 vers) :

Vouloir retrouver
Tous ces moments passés
Quand la mer bouillonnait
Sa folie blanche
Bordant de festons
Son drap nuptial.
Fougueuses pulsions rythmées
Résonnant dans tous les coquillages…

Quand le vent pliait
Tant de branches audacieuses…

Effervescence de moustiques
Dans la verte chaleur…

Quand tout était escalade

Quand tout était rire et lumière…

Or voici le pantoun envoyé en mars 2015 et publié dans la revue suivante :

De fougueuses pulsions rythmées
Résonnent dans tous les coquillages
De fougueuses pulsions cachées
Résonnent dans nos corps bien trop sages

Et dans le *Nouveau Ramayana* :

De fougueuses pulsions rythmées
Résonnent dans tous les coquillages
De fougueuses pulsions délivrées
Résonnent dans des corps plus très sages

J'ai vraiment l'impression que dans ces deux pantouns est réuni l'essentiel de ces diverses moutures…
Certes chacune apportait quelque chose de neuf et je suis consciente que de l'une à l'autre peuvent se perdre des images « valables ».

*
*
*

Les moments durs

Certes dans toute relation il y a aussi les moments « durs »…
Certes on peut les relever plus dans mes textes (présentés à des concours ou à des revues ou encore dans *Dans l'asile de ma tête* publié par An Amzer, prix 93) que dans les pantouns…
Il ne faudrait pas faire l'erreur de prendre tout à la lettre comme j'ai précisé avant : « l'imaginaire fait sa pelote du vécu ».

À la fin du *Ramayana* j'écris :

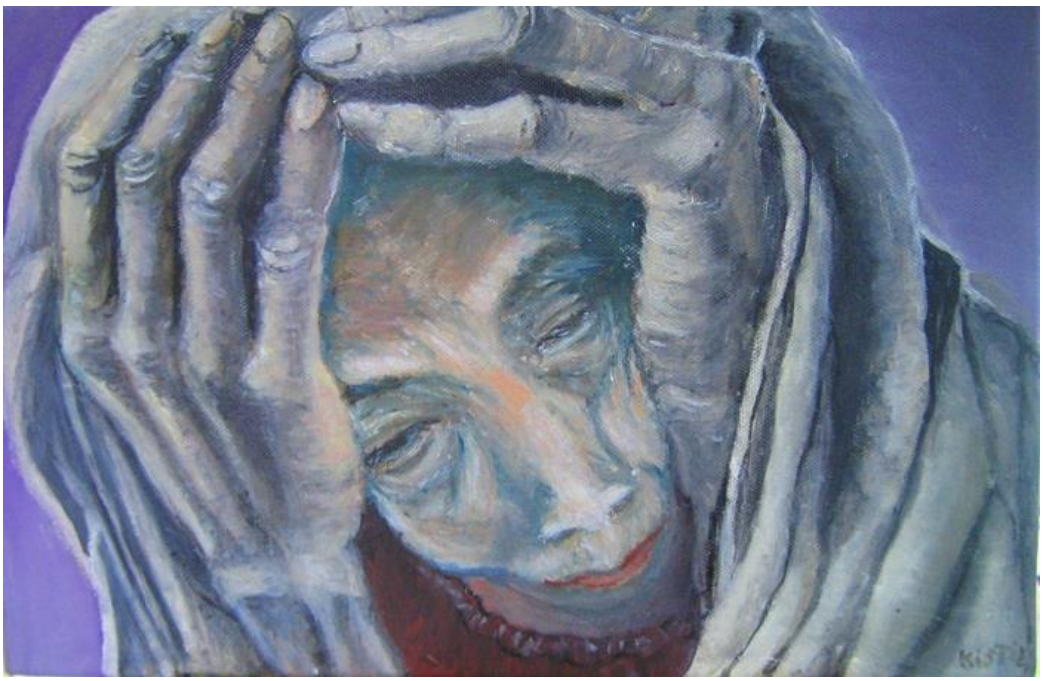
Les pécheurs ne doivent pas en mer
D'animaux terrestres parler…
Le poète devrait il se taire
Et éviter certaines vérités ?

Ces « vérités » sont multiples :

La femme battue
(dans le *Nouveau Ramayana*)

Pilonnage du riz dans le mortier
Le gecko crie dans la nuit,
Homme battant sa femme sans pitié
À travers champs elle fuit.

Ciel de plomb sur les eaux mortes
Effervescence des moustiques,
Main de plomb sur ma femme porte,
Morte malgré ses suppliques…



© Kistila

La femme ignorée

pantoun-burqa

Le brouillard descend lentement sur la vallée
Le village existe pourtant par là-dessous,
Burqa qui descend lentement, imposée,
Mais par-dessous la femme existe malgré tout.

L'émigré

pantoun-gospel (revue n°7 / *Pierreries*)

La voix de gospel d'un vieux coq enroué
Implore obstiné du soleil la sortie,
La voix de gospel de ce pauvre émigré
Implore de sa famille la survie.

© Kistila

La mort… la vieillesse… la surdité…

© Kistila

…Je pense que la poésie a le droit de toucher à tout. Baudelaire a même fait un poème sur la charogne !

« On » m'a reproché un langage souvent « ordinaire » dans mon *Nouveau Ramayana*, or je l'ai écrit pour un théâtre d'ombres de la rue… « Théâtre d'ombres », « ombres de la rue ».
« Eux » sont : « le peuple », un peuple qui travaille dur et que je ressens ulcéré par les touristes, peuple qui travaille dans un milieu spécialement humide et à la merci de catastrophes naturelles de surplus… et politiquement ? (Je pourrai citer toute la seconde page !)

Pourtant il me vient l'envie pour terminer de parler de textes publiés en espagnol sur une page web : « Jaloque creacciones ».
J'y ai trouvé un refuge à ce que j'écrivais en espagnol pendant plusieurs années, transposant là aussi d'anciens textes, que du reste j'ai repris aussi en pantouns !

Impossible de retrouver dans mes pagailles de textes et sous-mains, chemises, dossiers, mallettes… un texte ter-ri-ble-ment long qui s'appelait « le conquistador » écrit dans l'adolescence, sur les 16 ans, repris milles fois, découpé une centaine… je n'ai retrouvé que les textes les plus aboutis publiés quelques fois en revue.

Dans le cahier n°83 de *Volutes* du Cercle Angevin de Poésie de juin 2005, deux textes auxquels je tiens beaucoup et qui proviennent de ce « conquistador » :

Les dérives

Sur les croupes du rêve
Je galope sans frein
Pas sonore qui martèle
Mes tempes et cœur sans fin

Pégase ouvrant ses ailes
Je rêve ainsi sans trêve
Je suis nuages et grèves
Mes rêves n'ont point de fin

L'Olifant

Figure de proue
L'âme baignée de larmes
Ailes déployées
Dans brumes et tempêtes
Je tâtonne aveugle
En suspension sur l'eau

Brandissant l'olifant des mots !
Arme contre le désespoir…

Curieusement dans le fascicule publié par « Jaloque Creaciones » : *Poemas de la Casita Azul* paru fin 2009, je retrouve mon « conquistador » en partie traduit ! (36 vers)

En mí hay navíos
Que quisieran levantar anclas
Y sus velas enarbolar
¡Que bailen sus cascos sobre las olas!
¡Que el viento atraviese su velamen
Haciéndoles cantar!

Tengo en mi cabeza un continente
Del cual soy el solo conquistador.

Traduction :

En moi il y a des vaisseaux
Qui voudraient lever l'ancre
Et arborer leurs voiles
Que dansent leurs coques sur les vagues !
Que le vent traverse leur voilure
Les faisant chanter !

Dans ma tête j'ai un continent
Duquel je suis le seul conquistador

Et enfin, en guise de *despedida* je me sers de deux pantouns parus dans les numéros 5 et 6 (2013) de notre revue, écrits à partir de ce fameux « conquistador » :

Vaisseaux hissant les voiles et l'ancre
Dansent leurs coques sur les flots,
Vent poussant mes voiles et flots d'encre
Mon vaisseau danse avec les mots

Sur la mer bouteille qui danse
Creux des vagues, crêtes des lames.
Bouteille à la mer, confidence,
Cœur qui divague, vague à l'âme

Kistila

Sélection de pantouns

Abdul Samat

Sous le tunnel, le métro se fatigue,
Dans la rue, les bus sont partout.
Pantouns est tellement poétique,
Bravo à toutes et à tous !

Georges Friedenkraft

Pantouns liés sur les nuits parisiennes (extrait)

Les nuits de Paris sonores dessinent
le pas saccadé des passants tardifs.
Ironiquement ta lèvre assassine
souligne en carmin ton baiser furtif.

Michel Miaille

Pantouns français

La mer fait s'envoler ses vagues,
Son chant s'enroule dans la nuit.
Sur terre s'entendent des blagues,
Les humains s'entourent de bruit.

Monsieur poisson dans son bocal
Fait sans fin de longues virées.
Un vieux conte pas très moral
Fait d'éternelles simagrées.

La verte forêt à perte de vue,
Repousse sans fin tous les horizons.
Une silhouette à peine entrevue
Et s'en vient le temps de nos déraisons.

Marie-Dominique Crabières

Pantouns divers et autres babioles

Les fleurs de magnolia
tombent en petits bouquets
mêlant tapis de roses
et de neige à nos pieds.

Que la pomme remonte à l'arbre,
que la flèche revienne au carquois !
Ne gravez rien dans le marbre ;
voyez plutôt mon cœur en croix.

Que l'on souffle les candélabres,
que l'on détruise la roseraie !
Si tu reposais sous le marbre,
à tes pieds, je me coucherais…

Du geai bleu j'ai connu la plume,
de l'être aimé l'abandon ;
De vieux dossiers l'amertume,
de l'âme simple, le pardon…

De l'Arctique, à l'Antarctique,
passages de sternes, d'échassiers.
Hommes, femmes, enfants faméliques,
à nos frontières de fils d'acier.

Au printemps succède l'été -
défloraison du vieux cytise…
Automne, hiver, vous vous hâtez ?
mes doigts déjà se squelettisent…

Étoffe peinte ornée de fleurs
selon le dessin du batik.
Lente patience, dur labeur,
le soleil cogne moins que la trique !

Les murs dit-on ont des oreilles,
rien à cela d'extravagant !
Les mûres, mures ont des abeilles
et le parfum des lilas blancs…

Christophe Colomb bat pavillon
la routes des Indes est son fleuron.
Prudence, Amour, car l'horizon
cache encore de fameux dragons !

Pantouns mêlés à deux voix

Enfouis en mon sein tes doux feuillages,
ô chêne solitaire !
Enfouis en mon sein ton doux visage,
amour, à nos destins, contraire.

Les vagues de glycine
que j'ai plantées dans mon jardin.
Cette seringue de morphine -
dix milligrammes, chaque matin…

Mets sur mon front tes mains d'eau pure
mets sur mes yeux tes mains de fleurs.
En ce bas monde ou rien ne dure,
que ces minutes soient des heures…

Pour Michel Betting

Ô jour qui meurt à songer d'elle
un songe sans raison…
Ô l'ingénieuse jarretelle ;
quand le bas glisse - le frisson.

L'ivresse et le sommeil ont dénoué les nœuds
des guirlandes d'iris, de lierre et de fougères…
La douceur du réveil a ouvert grands les yeux
de l'inconnue d'hier, au matin, familière…

Sur la fenêtre Est de la Dame de Lu
est un grenadier que chacun trouve rare.
Luisante comme cuir de Cordoue,
ma jument baie dans le blizzard.

Avec les voix de P- J. Toule, 1 et 4 ; Yamabe no Akahito, 2 ;
Albert Samain, 3 ; Virgile, 5 ; Li Bai, 6

Valeria Barouch

La saveur s'étiole dans le lungo,
Autant qu'elle se corse dans le ristrette
Qu'un nuage de lait peut adoucir.
Ne t'égare en rimaillant à gogo,
Trouve le mot juste pour conter fleurette
Et laisse ton sourire l'embellir.

Sisyphe roule tous les jours
Sur un mont la même pierre.
Polymnie sans ton concours,
Je mettrais mes vers en bière.

Topinambour, panais et raiponce,
Patrimoine potager de nos aïeux.
Aux mots vieillots je ne renonce
Qui rendent le parler plus goûteux

Michel Betting

Dans mon jardin, le merle regarde, écoute,
Sur son plumage, les gouttes glissent ;
Bouche bée, yeux grand ouverts, elle écoute,
Quand elle sourit, ses yeux se plissent.

Pendant des heures et des heures
Les enfants observent la flaque pleine de vies
Oubliant la mer, la plage, la digue !
Ses fines épaules pailletées de sueur
Elle danse, elle danse, débordante d'énergie
Sans même ressentir la fatigue !

Parmi la lande sauvage, herbeuse et humide
Se tient une flaque claire et coite
Où les oiseaux viennent s'abreuver.
Parmi les voyageurs marchant à pas rapides
Se tient une femme immobile et droite
Que son amoureux vient embrasser.

Les herbes jaunies sur le bas-côté
Le cri d'un rapace au loin
Rien ne bouge, rien ne tremble
Seul l'air vibre de chaleur

Mon amour, d'être rassuré
De ton amour, j'ai tant besoin
Chaque jour je tremble
Le doute me vrillant le cœur.

Tournant en spirales oblongues
Surveillant son territoire silencieux,
Un rapace plane dans le ciel nu,
Journée écrasée de chaleur !
Rêvassant dans une chaise longue
Farfouillant dans ses longs cheveux
Une femme en robe légère, les bras nus,
Image simple du bonheur !

Riz collant et poisson cru
Les deux piliers d'un festin
Rencontres et imprévus
Les deux mamelles du destin.

Menant une vie monotone et rabougrie
Le joug pesant sur sa puissante nuque
Le bœuf laboure le champ sans en voir le bout
Cherchant à donner un sens à sa vie
Mon fils part pour les lointaines Moluques
Y construire des maisons en bambou.

D'après « C'est extra » de Léo Ferré

Dans son nid haut perché
Contenant cuillères et couteaux
La pie s'admire en son miroir
Et comme une dame, prend des grands airs
Ses bas qui tiennent hauts perchés
Sa robe de cuir comme un fuseau
Ses cheveux qui tombent comme le soir
Lui donnent du chien, sans en avoir l'air.

D'après Federico Garcia Lorca, « La rixe »

Le soir tout ivre de figuiers
Et d'ardentes rumeurs.
Apportées par un brûlant zéphyr
Tombe pâmé dans le ciel rougissant
La vie toute engluée, figée
Dans cette étrange torpeur
Il me faut agir, il me faut partir
Pour échapper à ce sable mouvant

Patricia Houéfa Grange

Retour de Malaisie

Sous le baiser de la lune
les kelip kelip apparaissent.
Sous tes baisers, ma peau brune
feu d'artifice de caresses.

Pantouns-dourian

Elle :
Le dourian hérisse épines et parfum
mais s'offre en douceur dans la crème.
Griffer profond le cœur de ce beau brun
y couler mon miel pour qu'il m'aime.

Lui :
Ici on sait que les pics du dourian
Recèlent aussi la douceur de ses chairs.
Tes caprices me laissent insouciant
Tant que parfois tu te laisses faire.

C(h)oeur :
Le dourian mauvaise mine,
Mais son cœur se fera crème.
Le monde n'est pas qu'épines,
Bien des cœurs humains qui s'aiment.

Elle : Patricia Houéfa Grange
Lui : Eliot Carmin (extrait de la suite Amours malaisiennes)
C(h)oeur : Cédric Landri

Sur un tableau d'Heidi Koh et en collaboration avec Siti Aziz

© *Gaya*, Heidi Koh

Patricia :

Kebaya, sarong, kasut manek et kerongsang
voici parée la jeune fiancée.
Meubles, sculptures, tableaux et encens
nouvelle maison à habiter.

Kebaya, sarong, kasut manek and kerongsang
young bride is dressed for the wedding.
Furnitures, sculptures, paintings and incense
home ready for a new life coming.

Siti :

Kebaya, sarong, kasut manek and kerongsang
Young bride is dressed for the wedding.
Furnitures, sculptures, incense and paintings
Eagerly awaits Baba's tender homecoming.

Kebaya, sarong, kasut manek et kerongsang
Voici parée la jeune fiancée.
Meubles, sculptures, tableaux et encens
Plus qu'à attendre son Baba enflammée.

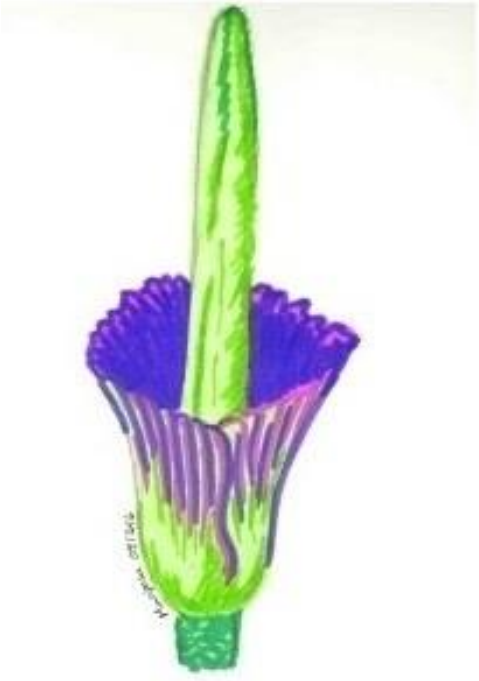
Essai de pantoun sizain

Nuit de lune pleine
les insectes grillent sur la lampe
- le chat miaule.
Deux lunes à peine
en mon cœur frétille et rampe
l'aura des lucioles.

Pour célébrer l'éclosion d'un arum titan
au jardin botanique de Bordeaux, mi-août 2016

Amorphophallus titanum

La rafflésie s'est cachée en Malaisie,
un bel arum titan fleurit à Bordeaux.
Pourquoi chercher si loin d'ici
ce qui pousse au bord de tes eaux ?



© Patricia Houéfa Grange

© *Kopitiam Teh-O*, Patricia Houéfa Grange

Jean de Kerno

Pour un Teh-O au kopi tiam
point de kasut manek ni de kebaya.
Pour le regard de cette femme
chaque matin je m'assieds là.

Avec un grand merci à Lamartine

Mon cœur lassé de tout
même de l'espérance
mon cœur lassé de tout
au pantoun se balance…

même de l'espérance
mon cœur lassé de tout
du pantoun il s'élance
vers un cœur qui veut tout.

Cédric Landri

Le ciel va tomber,
Le soleil délire.
Le corps va s'user,
Nullement les rires.

L'if aime contempler
Le soir des interludes.
Apprends à déchirer
Le jour tes certitudes.

Au-delà des cimes
L'aigle triomphant.
Au-delà des rimes
Nature j'entends.

Le muret dissimule
Sûrement un trésor.
Mon esprit libellule
S'envole loin des forts.

D'une neige bienveillante
La campagne s'arrondit.
Même quand l'hiver se vante
Ma compagne me sourit.

Aujourd'hui un jour
Intègre les bois.
Osons les détours
En dehors des voies.

Dur chasseur sonne
Lapin sans arme.
De mon automne
Je crains les larmes.

Catherine Robert

Il fait froid aux fêtes funestes,
Tombeaux teintés de taches tristes.
Face à la faux, on fait le fier,
Mais tous, on se terre, ou on triche.

Kistila

Dans la brume de chaleur - Tout !
Gauchit, bascule, frémit...
Cette brume flotte entre nous
Car jamais rien ne fut dit.

Le soleil couchant sur la grève
Les choses par dessous nous éclairent,
Les confidences et les rêves
Disent plus que midi et l'éclair.

La mer triste de devoir s'éloigner
Lance un meuglement entre les rochers.
Être obligés leurs pays abandonner !
Plaintes lancées par tous les réfugiés.

La page du pantoumeur

Le Petit Poucet, *Michel Miaille*

Le Petit Poucet va dans la forêt,
Il a des cailloux tout plein dans ses poches.
Le temps qui s'enfuit sème sans arrêt
Des projets divins, des rêves fantoches.

Il a des cailloux tout plein dans ses poches,
L'enfant voudrait bien revoir sa maison.
Des projets divins, des rêves fantoches
Il en distribue plus que de raison.

L'enfant voudrait bien revoir sa maison
Ses parents aimés, tant de têtes chères.
Il en distribue plus que de raisons,
Chaque jour qui vient brouille les repères.

Ses parents aimés, tant de têtes chères,
Il songe à eux tous au fond de son cœur.
Chaque jour qui vient brouille les repères
Il pleut tout à coup plaisir ou douleur.

Il songe à eux tous au fond de son cœur,
Ils ont fait grandir ses jeunes années.
Il pleut tout à coup plaisir ou douleur
Quand le dieu Saturne a tant de menées.

Ils ont fait grandir ses jeunes années
Voici les auteurs de sa propre chair.
Quand le dieu Saturne a tant de menées.
Il court dans la nuit ou dans le ciel clair.

Voici les auteurs de sa propre chair,
Sa mère et son père ont peur des distances.
Il court dans la nuit ou dans le ciel clair,
Il chante parfois de tendres romances.

Sa mère et son père ont peur des distances
Ils redoutent tant le fatal arrêt ;
Il chante parfois d'heureuses romances,
Le Petit Poucet va dans la forêt

Inspiration pantoun

Dr. Cornelia Păun Heinzel

Rien n'est ce qu'il semble

Rien n'est ce qu'il semble,
Seul les nuages qui nagent dans la mer du ciel ;
Rien n'est ce qu'il semble,
Seules les vagues qui volent sur le ciel de la mer.

Rien n'est ce qu'il semble,
Seul le soleil qui se lève des flammes de mer ;
Rien n'est ce qu'il semble,
Seule la mer qui entre en la cascade des rayons solaires.

Rien n'est ce qu'il semble,
Seul le froid des embrassades des roches et des sables ;
Rien n'est ce qu'il semble,
Seule la chaleur de baisers du soleil incroyables.

Rien n'est ce qu'il semble,
Seul l'horizon infini de la mer ;
Rien n'est ce qu'il semble,
Seul l'infini tranquille des sommets des montagnes, fiers.

Rien n'est ce qu'il semble,
Seul le vent qui embrasse les feuilles avec puissance ;
Rien n'est ce qu'il semble,
Seul leur bruissement quand il baise les arbres sans patience.

Rien n'est ce qu'il semble,
Seul le matin qui rencontre la lumière de l'obscurité;
Rien n'est ce qu'il semble,
Seule la nuit qui connaît l'obscurité de la clarté.

Marie-Dominique Crabières

Pantouns des Quatre Saisons

Sur « *Automne », d'Andrée Chedid*

« Les jours chavirent
Dans les fossés du temps
Le soleil assoupi
Abrège sa course
Les feuilles frissonnent
Sous les rumeurs du vent
L'âme trouée de songes
Dérive vers son terme »

Le Printemps :

Les jours renaissent
Aux longs sillons des champs
Le soleil s'éveille
Et allonge sa course
Premières feuilles pointent
Sous la tiédeur d'Autan
Et la neige des cimes
S'attarde aux romarins

L' Été :

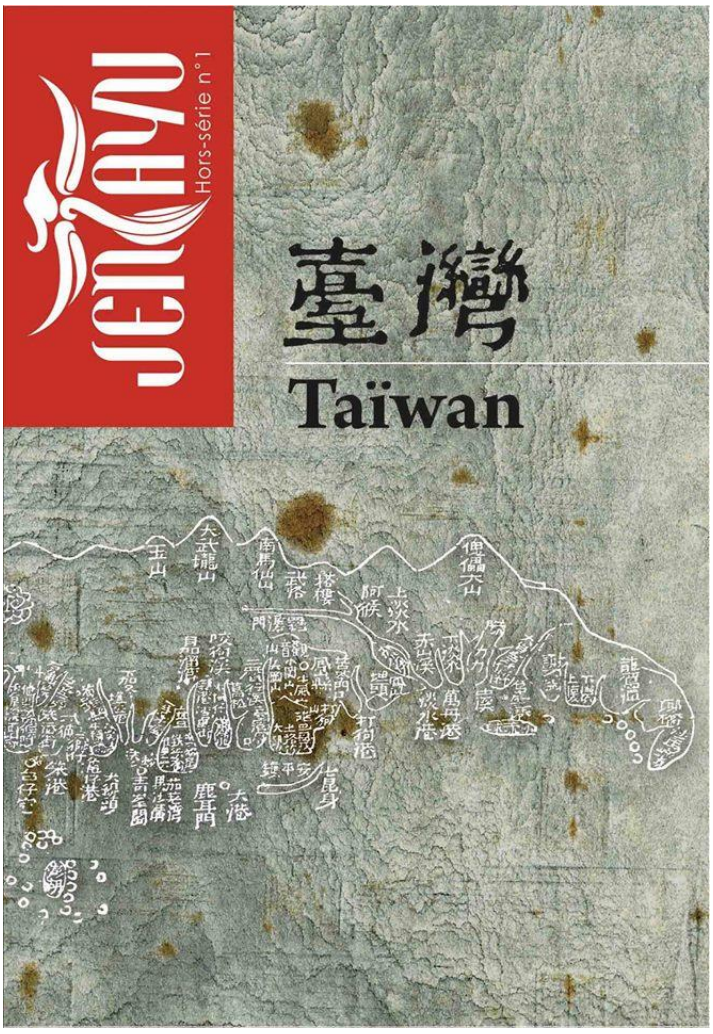
Les jours sont si longs
Qu'on les dirait sans pain
Le soleil à présent
Lance dans les blés mûrs
L'azur des bleuets
Le sang des coquelicots
L'âme assoiffée de songes
Cherche l'eau des fontaines.

L' Hiver :

Les jours réduits à rien
Les voici qui se meurent
Un chétif soleil pâlit
Les roses joues d'enfants
Les arbres dénudés
Tendent au feu leur bois mort
L'âme désormais seule interroge les braises.

Comptes rendus

Jentayu déploie ses ailes vers Taïwan



Après la belle envolée de ses quatre premiers numéros, c'est la librairie parisienne Le Phénix que la revue *Jentayu* a choisi pour l'essor de son premier hors-série, consacré à Taïwan.
Malgré la pluie, le public était bien présent lors de la rencontre organisée pour le lancement de cette nouvelle publication.

Il a été chaleureusement accueilli par Jérôme Bouchaud, fondateur des Éditions Jentayu. Ce dernier a présenté les éditions et la revue, qui ont pour vocation de faire connaître les voix littéraires asiatiques contemporaines au public français et francophone. Jérôme Bouchaud a exprimé le souhait que les publications de Jentayu soient explorées comme des guides de voyage car c'est ainsi qu'il les conçoit, telles de multiples portes d'entrées vers les cultures et les horizons de ce continent encore si méconnu.

Puis il a laissé la parole à Mme Tsai Hsiao-Ying, Directrice du Centre Culturel de Taïwan à Paris, partenaire de Jentayu pour la publication de ce hors-série. Mme Tsai Hsiao-Ying a parlé de la genèse du projet, entamé à l'été 2015, et du travail qui a été réalisé pour sélectionner les textes et auteurs publiés. Au final, ce recueil rassemble dix-neuf auteurs qui offrent un panorama aussi complet que possible de la littérature taïwanaise contemporaine : plusieurs générations, des hommes et des femmes, des thèmes aussi divers que les singularités qui les expriment, reflets de la société taïwanaise d'aujourd'hui. Ce numéro spécial Taïwan, ce sont aussi trois illustrateurs parmi lesquels Xavier Wei, qui était présent, et dont les œuvres illustrent les poèmes publiés dans l'ouvrage. Ce hors-série est donc effectivement une véritable invitation au voyage non seulement littéraire, mais aussi historique, géopolitique, culturel et identitaire.

© Éric Grange

Enfin, Mesdames Catherine Charmant et Deng Xinnan, traductrices de la nouvelle *Communication sans frontières* de Chen Yu-chin, ont présenté leur étonnant travail à quatre mains. Comme souvent, tout part d'une rencontre, d'une amitié, d'une complicité voire d'une alchimie, et du plaisir à travailler ensemble. Enormément de dialogue et d'échanges, énormément d'heures passées ensemble et une entente indispensable ! Globalement, Xinnan fait une première lecture et un « résumé » de l'ouvrage à traduire, puis Catherine lisse et peaufine la traduction. Mais il y a un nombre incalculable d'allers et retours entre les deux traductrices tout au long du processus.
Fascinant.

Le public a ensuite pu s'entretenir avec les différents intervenants. Il a été question, entre autres, des écueils et des doutes que l'on rencontre lors d'une traduction, surtout s'agissant de deux langues aussi différentes que le français et le chinois ; des relations entre la Chine et Taïwan ; de ce qui pousse un éditeur à se lancer dans une aventure comme celle de Jentayu, et des motifs qui guident ses choix. Un jeu de questions-réponses très riche suivi de la séance de dédicaces qui a clôturé cette belle soirée.

Et après Le Phénix à Paris, c'est vers la librairie Le Pigeonnier de Taipei que Jentayu s'apprête à s'envoler pour le lancement taïwanais de son hors-série !

Patricia Houéfa Grange

JENTAYU

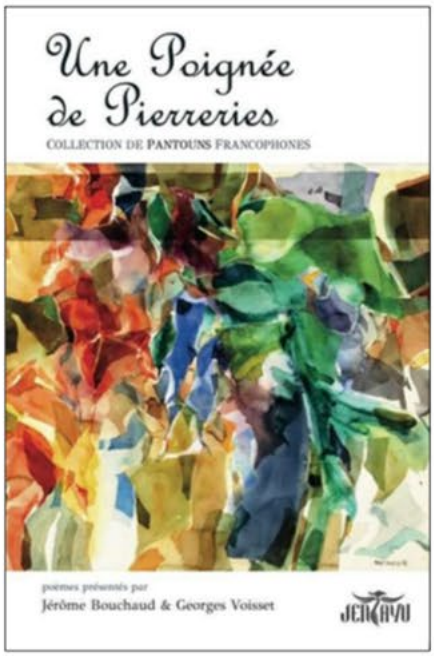
Les Éditions Jentayu se consacrent principalement à la mise en valeur d'écrivains et de formes littéraires venus d'Asie et encore méconnus en Occident.

À l'heure actuelle, les littératures de la Chine, du Japon ou de l'Inde, et à moindre mesure de la Corée du Sud, sont raisonnablement représentées dans nos librairies, bien qu'elles soient – c'est une évidence – bien plus vastes que le petit filet d'œuvres de qualité qui nous parvient chaque année. Quant aux autres régions et pays d'Asie, ils y sont par contre sous-représentés, voire pour certains totalement absents des rayonnages, et ce malgré leur longue tradition de narration et leur riche production de livres.

À leur échelle, les Éditions Jentayu souhaitent aller à contre-courant de cet équilibre en faveur des géants de l'Asie pour présenter au grand public d'autres histoires, des modes de pensée, d'agir, de créer encore différents et des textes qu'il n'aurait sans doute pu lire nulle part ailleurs, ou alors difficilement.

Les éditions Jentayu publient des ouvrages, dont *Une poignée de pierreries*, consacré aux pantouns français, et une revue qui en est à son quatrième numéro.

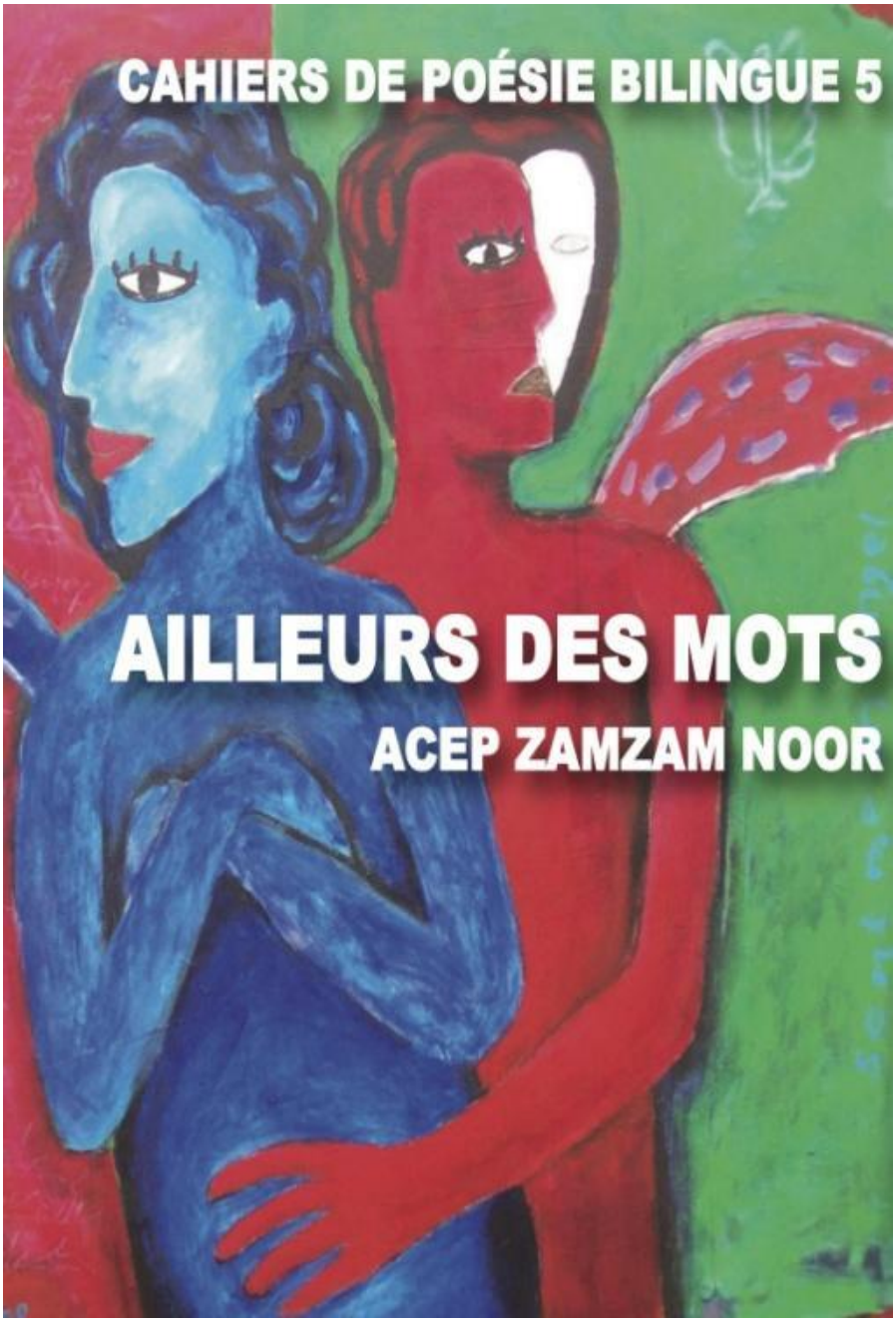
http://editions-jentayu.fr/



Ailleurs des mots

Ailleurs des mots, traduit de l'indonésien par Étienne Naveau. Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2016 (*Cahiers de poésie bilingue*, 5).

Étienne Naveau nous ouvre une nouvelle porte des étoiles, après son anthologie du sonnet indonésien (voir *Pantouns* 17), avec un recueil bilingue du peintre et poète contemporain indonésien Acep Zamzam Noor.



© *Two Angels*, acrylique d'Acep Zamzam Noor

On trouvera aisément trois entrées à ce recueil sans précédents (sur la région) par sa densité : une éclairante introduction sur ce qui rend cette publication d'actualité ; une traduction claire d'une poésie qui interpelle fortement ; des notes précieuses sur le côté indonésien, civilisationnel, via une interrogation sur l'écart des langues.

Enfin, quelques notes en disent très long sur une intimité nouée et intensément revécue entre le choix de « son » poète et son traducteur. Quand l'un écrit tout simplement "silence éternel", l'autre s'interdit, curieusement de traduire par "silence éternel". C'est qu'il a un œil sur le Coran et un sur de très chères sources chrétiennes. Il ne sait plus s'il faut dire la différence, quand il n'y en a plus, ou la similarité, quand tout diffère. Voilà de la traduction interculturelle sur l'Asie contemporaine qui ratisse aussi profond que large. Rien de pantounique, mais beaucoup sur un « silence obscur ».

Georges Voisset

Le coin des traductions

Retraductions évocatoires

par Jean-Claude Trutt

(Un exemple de pantoun ternaire des Karo de Sumatra)

Gambas si nangkih lulang,
Gundur sada daling.
Lampas tading melunang,
Melumbur perdaling.

Die Schlingpflanze klettert auf den Lichtnussstrauch
Die Gurkenranke hat nur ein Wurzelblatt.
Wer früh seine Eltern verliert,
Wandert einsam umher.

H. Nevermann 1956

La plante grimpante s'attache à l'arbuste kemiri
Le concombre n'a qu'une racine.
Qui perd tôt ses parents,
Marche seul dans le monde.

Trad. de l'allemand Jean-Claude Trutt

Poésie populaire chinoise

Le grand fruit du diospyros
est rouge à l'extérieur, doux à l'intérieur.
Il est doux comme miel d'avoir encore ses parents,
amer comme la gentiane, ne plus en avoir.

*Trad. du néerlandais J.C. Trutt**

*Voir J. C. Trutt, « Tour du monde du quatrain en compagnie de Giacomo Prampolini », *Les Dossiers de Pantun-Sayang,* 2016

Pantun meminang

par Brigitte Bresson

Pantun meminang/pantouns pour demander la main d'une fille.

La famille du garçon vient en petit groupe pour demander la main de la fille. Le porte-parole du garçon ouvre les pourparlers :

Akar memanjat pohon ara	La liane s'enroule autour du figuier
Nampaknya cantik berseri laman	Votre maison est de toute splendeur
Besarnya hajat tidak terkira	Nous avons un désir à vous dévoiler
Handak memetik bunga di taman	Nous voulons cueillir une de vos fleurs

Réponse de la famille de la fille:

Nampak cantik berseri laman	Notre maison est de toute splendeur ?
Tempat bertandang beruk dan kera	Les singes et les macaques viennent y jouer
Hendak menyunting bunga di taman	Vous voulez cueillir une de nos fleurs
Sudahkah cukup syarat dan kira?	Avez-vous bien tout calculé ?
Pergi mengail ikan gelama	Aller à la pêche chercher des merlus
Laut gelombang serta gelora	La mer ondule en vagues bleues
Niat baik sudah diterima	Votre requête a été entendue
Nak tengok dulu muda kah tua!	Nous voulons voir si le prétendant est jeune ou vieux !

Réponse de la famille du garçon:

Bunga cantik hiasan taman	Les jolies fleurs ornent le jardin
Bunga sena penghias biara	Les sennas jaunes fleurissent au monastère
Tentulah pemuda yang jadi idaman	C'est bien sûr un jeune qui demande sa main
Orang tua pengatur bicara	Les vieux sont venus pour les pourparlers
Kalau padi katakan padi	Si c'est du riz, dites-le
Tidaklah kami tertampi-tampi	Ne nous laissez pas piétiner
Kalau sudi katakan sudi	Si c'est oui, dites-le
Tidaklah kami ternanti-nanti	Ne nous faites pas languir

Réponse de la famille de la fille:

Pohon cempedak di tepi titi	Un manguier pousse près du petit pont
Pohon nangka buah sebiji	Le jacquier n'a qu'un seul fruit
Kalau sudah berkenan di hati	Puisque les jeunes sont d'accord
Marilah kita mengikat janji	Entendons-nous pour les unir

L’éternel pantoun

par Jean de Kerno

Cette version fait suite à celle de Christian Tanguy, voir *Pantouns* 13.

Kalau tuan mudik ke ulu
carikan saya bunga kemboja
Kalau tuan mati dahulu
nantikan saya di pintu syurga

Si tu t’enfonces en Brocéliande,
ramène moi un rameau d’if bien rouge.
Si l’Ankou avant toi me demande,
retrouvons-nous près de la Pierre qui Bouge.

Les contributeurs

Valeria Barouch, d'origine suisse allemande, écrit de la poésie en français, allemand et anglais depuis dix ans avec une prédilection pour les formes fixes. Elle est active dans l'Association littéraire Les Poètes de la Cité à Genève. Elle se passionne également pour les créations linguistiques de J.R.R. Tolkien, plus particulièrement le Quenya. Son site Internet Quettar órenyallo abrite ses essais d'écrire dans cette langue construite.

Michel Betting est informaticien, il a la cinquantaine. À vingt ans, découvrant Stefan Zweig et son *Amok*, il était loin de se douter que quelques décennies plus tard, il replongerait dans le monde indo-malais, grâce aux pantouns. Hasard ? Coïncidence ? Destin ?

Brigitte Bresson est trilingue français-anglais-malais et traduit indifféremment dans ces trois langues. Elle travaille pour l'ITBM (Institut Malaisien de la Traduction et du Livre) à la traduction d'ouvrages littéraires et actualise aussi le dictionnaire français-malais pour le compte du Dewan Bahasa dan Pustaka (Institut pour la Langue et la Littérature).

Eliot Carmin vit en Malaisie et s'exerce à l'art pantoun par goût des mots, des sonorités et des correspondances.

Marie-Dominique Crabières a écrit de nombreux haïkus et tankas, certains parus ces trois dernières années sous le nom de Marie Verbiale dans la Revue du Tanka Francophone. Son premier recueil Paillages d'hiver a paru chez le même éditeur. Loin de la Malaisie, c'est dans les paysages du Béarn, entre mer et montagnes, qu'elle puise son inspiration.

Georges Friedenkraft est un poète et écrivain français. Marié à une journaliste originaire de la Malaisie, il a beaucoup œuvré pour le rapprochement en poésie de l'Europe et de l'Extrême-Orient. Nombre de ses poèmes adoptent des formes d'origine japonaise comme le haiku, le renga, le haibun ou le tanka. En France, il a beaucoup contribué à la revue de l'ACILECE et contribue depuis sa création à la revue *Jointure*. Ses articles et ses poèmes ont été publiés par de nombreux périodiques asiatiques.

Patricia Houéfa Grange interprète du bout de sa plume les messages que sèment à son cœur et à son âme les muses qui l'accompagnent. Elle publie de la poésie sur son site Internet, dans des revues ainsi que sous forme de recueils, souvent en collaboration avec des artistes, chez Mariposa, Editions du Papillon. Elle écrit et donne également des lectures et spectacles de poésie.

Jean de Kerno, né à Lyon en 1948, a découvert simultanément la Bretagne et les îles du Ponant, et Singapour et les îles du Levant, au tournant des « années 68 ». Îles, presqu'îles, intérieur... Il n'a cessé depuis d'explorer de tout petits champs qu'il a fait siens, à chacune de ces extrémités, le destin ayant décidé de l'y attacher solidement et heureusement. Il y pantoune à son heure, indifféremment d'un côté ou de l'autre.

Kistila est une Française mariée à un Espagnol et vivant dans le nord de l'Espagne. Mère de famille nombreuse et grand-mère, antiquaire-brocanteur, elle écrit dans les deux langues. Plusieurs de ses poèmes ont été publiés en revue ou en anthologies en France, et un recueil édité en France en 1993 suite à un concours.
(Voir le Dossier spécial pages 5 à 24 de ce numéro.)

Cédric Landri vit en Normandie, sous la pluie. À défaut de beau temps, il s'occupe en écrivant et espère que des mots-soleils feront naître un arc-en-ciel entre les nuages normands. Il tente des fables, des haïkus, des pantouns et des poèmes libres. Quelques-uns de ses textes ont été publiés en revues et anthologies ; il est également auteur de la plaquette de fables *La Décision du Renard* (Clapàs, 2013) et du recueil de poèmes *Les échanges de libellules* (La Porte, 2014).

Aurore Pérez a vécu un peu plus de deux ans en Malaisie, entre une étape espagnole et une escale bulgare. (Mais où est-elle maintenant ?) Très active, elle s'adonne à plusieurs activités artistiques : photo, dessin, écriture, avec un attachement particulier au pantoun, lien avec cette fascinante région du monde qui fait désormais partie d'elle. Et elle aime les chats !

Catherine Robert, déjà 48 ans, vit dans les Ardennes belges où elle s'adonne à sa passion : l'écriture. Éclectique, elle explore des domaines aussi différents que le fantastique, le gore ou la poésie. Depuis 2015, elle se tente à la publication avec quelques succès, dont son premier roman *Greta* aux éditions TRASH, mais aussi des nouvelles chez Rivière Blanche, La Madolière, Ténèbres 2015, Gandahar, Jacques Flament, des sonnets chez Les Deux Crânes et dans la revue *La Piscine*, ou encore un haïbun dans *L'écho de l'étroit chemin.*

Abdul Samat fait partie de MASAF, la « Malaysian Students' Association. In France » qui permet de maintenir les relations entre étudiants Malaisiens qui continuent leurs études supérieures en France et avec laquelle *Pantoun* entretient des liens étroits. (Vous aurez pu lire certains de ces étudiants dans le n°11 de *Pantouns*, mais également dans *Une Poignée de Pierreries*.)

Jean-Claude Trutt est ingénieur, mais depuis toujours passionné de littérature mondiale, et depuis quelques années de littérature ancienne et de poésie malaise. Il a notamment redécouvert le commerçant érudit allemand Hans Overbeck, premier traducteur en langue européenne de l'épopée de Hang Tuah, qu'il évoque longuement sur son site internet, Voyage autour de ma Bibliothèque.

Georges Voisset, ancien médiéviste puis professeur de littérature comparée, a fait connaître par ses traductions et travaux divers un pan essentiel de la culture malaisienne auquel les Français sont historiquement peu sensibles : la poésie. Son domaine s'est donc étendu du pantoun, qui lui est cher, à la poésie traditionnelle, mais aussi aux poètes contemporains et aux histoires traditionnelles (*Contes Sauvages*).

Fêtons les 18 bougies de *Pantouns* !

Vous savez repérer les bons « collectors » ? Alors faites-nous savoir si vous souhaiteriez obtenir la collection complète de *Pantouns*, 18 numéros (pour l'instant) sur beau papier, format A4. Un prix de gros pour le tirage pourrait être envisagé. Merci de vous signaler !

Et rendez-vous au printemps !